

**NATALIA
GINZBURG**

**Les voix
du soir**

LIANA LEVI



piccolo



Dans un bourg proche de Turin, durant les années 1940, celles de la guerre et de l'après-guerre, quelques familles de la bourgeoisie piémontaise se croisent dans une paisible cohabitation. Leur petite communauté assigne à chacun un rôle déterminé et des aspirations convenues. L'occupation favorite des uns et des autres consiste à «enterrer ses pensées» pour laisser place à d'insignifiants commentaires sur un quotidien étriqué et répétitif. Un environnement étouffant pour les plus jeunes parmi lesquels se trouve l'invisible narratrice de ce récit distancié, Elsa. Étrangement absente de ces histoires familiales, elle sort soudain de l'ombre, révélant un visage jusque-là inconnu de tous, comme du lecteur.

NATALIA GINZBURG (1916-1991) occupe une place centrale dans la littérature italienne de l'après-guerre. Épouse de l'écrivain Leone Ginzburg, tué dans les prisons fascistes en 1944, auteure de romans, de pièces de théâtre et d'essais, traductrice de Proust et de Flaubert, éditrice chez Einaudi, elle écrit son premier roman en 1942. Quand en 1961 paraît son quatrième roman, *Les Voix du soir*, presque dix ans après *Tous nos hiers*, Italo Calvino lui dit dans une lettre : «C'est le plus beau roman que tu aies écrit.» En 1963 elle gagne le prix Strega pour *Les Mots de la tribu*.

«La présence de Natalia dans la littérature italienne nous apparaît toujours plus singulière et précieuse et riche d'enseignement.» *Italo Calvino*

Natalia Ginzburg

Les voix du soir

*Traduit de l'italien
par Nathalie Bauer*

LIANA LEVI  *piccolo*

À Gabriele

Dans ce roman, lieux et personnages relèvent de l'imagination. Les premiers ne se trouvent pas sur une carte géographique, les seconds ne vivent ni n'ont jamais vécu nulle part.

Je regrette de le dire, car je les ai aimés comme s'ils étaient réels.

J'avais accompagné ma mère chez le médecin ; nous rentrions à la maison par le sentier qui longe le bois du général Sartorio, puis le grand mur moussu de la villa des Bottiglia.

En ce mois d'octobre, il commençait à faire froid ; les réverbères venaient de s'allumer dans le village, derrière nous, et le globe bleu de l'hôtel Concordia projetait une lumière vitreuse sur la place déserte.

Ma mère a dit : « J'ai l'impression d'avoir un noyau dans la gorge. J'ai mal quand j'avale. »

Elle a dit : « Bonsoir, général. »

Le général Sartorio était passé près de nous, son chapeau soulevé sur sa tête argentée et bouclée, un monocle à l'œil, son chien en laisse.

Ma mère a dit : « Quelle belle chevelure il a encore, à son âge ! »

Elle a dit : « Tu as vu comme son chien est devenu laid ? »

« Maintenant j'ai comme un goût de vinaigre dans la gorge. Et toujours ce nœud qui me fait mal.

« C'est étrange qu'il m'ait trouvé une tension élevée. Elle a toujours été basse. »

Elle a dit: « Bonsoir, Gigi. »

Le fils du général Sartorio nous avait croisées, un duffle-coat blanc posé sur les épaules; il tenait sur un bras un saladier recouvert d'une serviette; l'autre bras était plâtré et fléchi vers l'extérieur.

« Il a vraiment fait une mauvaise chute. Je me demande s'il pourra un jour récupérer entièrement l'usage de son bras », a dit ma mère.

Elle a dit: « Que pouvait-il avoir dans ce saladier? »

« Il y a sûrement une fête, a-t-elle dit ensuite. Sans doute chez les Terenzi. Les invités doivent apporter quelque chose. Ça se fait maintenant. »

Elle a dit: « Toi, ils ne t'invitent jamais? »

« Ils ne t'invitent jamais, a-t-elle dit, parce qu'ils trouvent que tu te donnes de grands airs. Tu ne vas même plus au club de tennis. Quand une personne évite de se montrer, on raconte qu'elle se donne de grands airs et on cesse de la contacter. Les petites Bottiglia, elles, sont invitées partout. Avant-hier, elles ont dansé chez les Terenzi jusqu'à trois heures du matin. Il y avait des gens d'ailleurs et même un Chinois. »

Chez nous, on appelle les petites Bottiglia « les petites », bien que la plus jeune ait vingt-neuf ans.

Elle a dit: « Je n'ai tout de même pas de l'artériosclérose? »

Elle a dit: « Peut-on faire confiance à ce nouveau médecin? Le vieux était vieux, bien sûr, ça

ne l'intéressait plus. Quand on lui parlait d'un trouble, il répliquait immédiatement qu'il avait le même. Ce nouveau médecin écrit tout, tu as vu ça? Et son épouse est laide, tu as vu ça?»

Elle a dit: « Comment se fait-il qu'on ne puisse jamais te tirer le moindre mot?

– Quelle épouse? ai-je dit.

– L'épouse du médecin.

– La femme qui nous a ouvert n'était pas son épouse, ai-je dit. C'était l'infirmière. La fille du tailleur de Castello. Tu ne l'as pas reconnue?

– La fille du tailleur de Castello? Ce qu'elle est moche...

« Comment se fait-il qu'elle n'avait pas de blouse? a-t-elle dit. C'est sûrement sa domestique, pas son infirmière, voilà.

– Elle n'avait pas de blouse parce qu'elle l'avait ôtée, parce qu'elle s'apprêtait à partir, ai-je dit. Le médecin n'a ni domestique, ni épouse. Il est célibataire et il prend ses repas au Concordia.

– Il est célibataire?»

Aussitôt ma mère m'a mariée en pensée au médecin.

« Je me demande s'il se plaît davantage ici qu'à Cignano où il exerçait avant. Sans doute à Cignano. Il y a plus de gens, plus de vie. Nous devrions l'inviter un jour à déjeuner. Avec Gigi Sartorio.

– Il a une fiancée à Cignano, ai-je dit. Il l'épousera au printemps.

- Qui?
- Le médecin.
- Si jeune et déjà fiancé? »

Nous parcourions l'allée de notre jardin, tapissée de feuilles mortes; on voyait la fenêtre de la cuisine éclairée et notre domestique, Antonia, qui battait des œufs.

Ma mère a dit: «Le nœud dans ma gorge s'est desséché, il a cessé de monter et de descendre.»

Elle s'est assise en soupirant dans l'entrée et s'est mise à taper ses galoches l'une contre l'autre pour en ôter la boue; mon père est apparu sur le seuil de son bureau avec sa pipe et sa veste d'intérieur en laine des Pyrénées.

«J'ai la tension élevée, a dit ma mère avec un brin de fierté.

- Élevée? a dit tante Ottavia, du haut de l'escalier, tout en fixant sur sa tête ses deux petites tresses noires, aussi laineuses que celles d'une poupée.

- Élevée. Pas basse. Élevée.»

Tante Ottavia avait une joue rouge et l'autre pâle, comme chaque fois qu'elle s'endort dans un fauteuil près du poêle avec un livre de la bibliothèque Selecta.

«On est venu chercher de la farine, de chez les Bottiglia, a dit Antonia à la porte de la cuisine. Pour faire des choux à la crème. J'en ai donné un grand bol.

– Encore? Ils n’ont jamais de farine. Ils auraient pu se passer de choux. Le soir, les choux sont lourds.

– Pas si lourds que ça, a dit tante Ottavia.

– Les choux sont lourds. »

Ma mère a enlevé son chapeau, son pardessus, une doublure en peau de chat qu’elle porte toujours dessous, enfin le châle qu’elle attache sur sa poitrine au moyen d’une épingle à nourrice.

« Ils ont peut-être préparé des choux pour la fête qui a sans doute lieu ce soir chez les Terenzi, a-t-elle dit. Nous avons vu Gigi Sartorio avec un saladier. Qui est venu demander de la farine? Carola? Elle ne t’a pas parlé d’une fête?

– Elle ne m’a parlé de rien », a dit Antonia.

Je suis montée dans ma chambre. Ma chambre est située au dernier étage et donne sur la campagne. Le soir, on distingue au loin les lumières de Castello et, en haut, sur une bosse de la colline, les quelques lumières de Castel Piccolo; de l’autre côté de la colline, se trouve la ville.

Ma chambre est meublée d’un lit à baldaquin aux rideaux de mousseline; d’un petit fauteuil bas en velours gris souris; d’une commode avec miroir et d’un secrétaire en cerisier. Il y a aussi un poêle en faïence marron et quelques bûches dans un panier; une étagère tournante, surmontée d’un loup en plâtre, œuvre du fils de notre fermier, qui est à l’asile d’aliénés; au mur, une reproduction de la Vierge à la chaise, une vue de Saint-Marc et

une grande poche en dentelle pour les bas, ornée de nœuds d'amour bleu pâle, cadeau de madame Bottiglia.

J'ai vingt-sept ans.

J'ai une sœur un peu plus âgée que moi, mariée à Johannesburg; ma mère lit toujours les journaux pour voir si l'on y parle de l'Afrique du Sud, inquiète de ce qui s'y passe. Elle se réveille la nuit et dit à mon père :

« Les sauvages ne vont quand même pas débarquer là où vit Teresita, hein ? »

J'ai un frère un peu plus jeune que moi, qui travaille au Venezuela; il y a encore, dans la penderie, ses masques d'escrime et de plongée, ainsi que ses gants de boxe, car il était sportif dans sa jeunesse; et quand on ouvre toute grande l'armoire, les gants de boxe vous tombent sur la tête.

Ma mère se plaint sans cesse de l'éloignement de ses enfants; elle va souvent pleurer chez son amie, madame Ninetta Bottiglia.

Ce sont, là aussi, des larmes qu'elle aime un peu verser, parce que ce sont des larmes qui flattent un peu, des larmes auxquelles se mêle la fierté d'avoir jeté son pollen dans des lieux reculés et dangereux. Mais elle éprouve un chagrin encore plus vif à l'idée que je ne me marie pas, et ce chagrin l'humilie, il ne trouve remède que dans le fait qu'à l'âge de trente ans les petites Bottiglia ne sont pas non plus mariées.

Longtemps ma mère a caressé le rêve que j'épouse le fils du général Sartorio, rêve qui s'est dissipé le jour où on lui a rapporté que le fils du général Sartorio est morphinomane et qu'il ne s'intéresse pas aux femmes.

Toutefois il lui arrive encore d'y penser ; elle se réveille en pleine nuit et dit à mon père :

« Il faudra que nous invitations à déjeuner le fils du général Sartorio. »

Et elle dit : « Tu crois que c'est un dépravé ? »

Mon père dit : « Qu'est-ce que j'en sais ? »

– On raconte ça sur le compte d'un tas de gens et on l'a certainement raconté au sujet de notre Giampiero.

– C'est probable, dit mon père.

– Probable ? Comment ça probable ? On a raconté ça ?

– Qu'est-ce que j'en sais ?

– Qui a pu raconter ça au sujet de mon Giampiero ? »

Nous habitons ici depuis de nombreuses années. Mon père est le notaire de l'usine. Maître Bottiglia est l'administrateur de l'usine. Tout le village vit en fonction de l'usine.

L'usine fabrique des tissus.

Elle dégage une odeur qui remplit les rues et qui, les jours de sirocco, se répand presque jusqu'à notre maison, pourtant en pleine campagne. Cette odeur évoque tantôt l'œuf pourri, tantôt le

lait caillé. Il n'y a rien à faire, c'est à cause des acides qu'on y emploie, dit mon père.

Les De Francisci sont les propriétaires de l'usine.

Le vieux De Francisci était surnommé le vieux Bouboule. Petit et gros, il avait un énorme ventre rond qui débordait de son pantalon et une grosse moustache tombante jaunie par le cigare qu'il mordait et suçait. Il a commencé par une baraque pas plus grande que d'ici à là, rapporte mon père. Il se promenait à vélo avec un vieux sac à dos militaire contenant son repas et mangeait au soleil, appuyé à un mur de la cour, couvrant sa veste de miettes et buvant le vin au goulot de la bouteille. Ce mur existe toujours, on l'appelle le mur du vieux Bouboule, car, le soir, après le travail, il se tenait là, sa casquette tournée vers l'arrière, fumant le cigare et bavardant avec les ouvriers.

Mon père dit: « Du temps du vieux Bouboule, certaines choses ne se produisaient pas. »

Le vieux Bouboule était socialiste. Il le resta jusqu'au bout, même si, sous le fascisme, il avait perdu l'habitude de dire tout haut ce qu'il pensait. Mais, les derniers temps, il était d'humeur mélancolique et farouche; le matin, à son lever, il humait l'air et disait à sa femme, madame Cecilia:

« Ce que ça sent mauvais... »

Et il disait:

«Je ne supporte pas ça.»

Madame Cecilia disait :

«Tu ne supportes plus l'odeur de ton usine?»

Et il disait :

«Non, je ne la supporte plus.»

Et il disait :

«Je ne supporte plus la vie.

– Il suffit d'avoir la santé.

– Toi, disait le vieux Bouboule à sa femme, tu dis toujours des choses nouvelles et originales.»

Puis il eut une maladie de la vésicule biliaire et il dit à sa femme :

«Je n'ai même plus la santé et je ne supporte plus la vie.

– On vit tant que Dieu l'ordonne ! dit madame Cecilia.

– Dieu, tu parles ! Il ne manquerait plus que Dieu existe !»

Il s'appuyait toujours contre le mur de la cour ; ce mur et ce coin de cour sont tout ce qui demeure de la vieille baraque ; un bâtiment en béton armé, presque aussi grand que le village, a remplacé le reste. Mais le vieux Bouboule ne mangeait plus de miches de pain comme avant, le médecin lui avait prescrit un régime de légumes bouillis qu'il devait consommer chez lui, à table ; il lui avait interdit le vin, les cigares et le vélo : on l'accompagnait en voiture à l'usine.

Le vieux Bouboule éleva un garçon, un parent éloigné, devenu orphelin en bas âge, et lui fit faire

des études avec ses enfants. Il s'appelle Fausto, mais tout le monde l'appelle Faluche parce qu'il porte en permanence un béret enfoncé jusqu'aux oreilles. Faluche se rallia au fascisme, et le vieux Bouboule dit :

« Normal, Faluche est comme les mouches dorées qui se posent toujours sur la merde. »

Le vieux Bouboule arpentait la cour de son usine, les mains dans le dos, sa casquette descendue presque sur la nuque ; au cou, une petite écharpe grasseuse et sale, pareille à une corde. Il s'arrêtait devant Faluche, qui travaillait à présent à l'usine et lui disait :

« Toi, Faluche, tu ne me plais pas. Je ne peux pas te souffrir. »

Faluche souriait en étirant sa petite bouche aux dents blanches et saines, il écartait les bras et disait :

« Je ne peux pas plaire à tout le monde.

– C'est vrai », disait le vieux Bouboule avant de s'éloigner de son pas tordu, les mains dans le dos, traînant ses chaussures comme des savates.

Mais quand il tomba malade, c'est Faluche qu'il nomma directeur de l'usine.

Madame Cecilia ne digérait pas cet affront fait à ses fils, elle demandait :

« Pourquoi Faluche ? Pourquoi pas Mario ? Pourquoi pas Vincenzo ? »

Le vieux Bouboule disait :

« Ne te mêle pas de mes affaires. Mêle-toi donc de tes sauces. Faluche est très intelligent. Tes fils

ne valent pas un radis. Faluche est très intelligent, même si je ne peux pas le souffrir. »

Et il disait :

« De toute façon, avec la guerre, tout se terminera en eau de boudin. »

Faluche avait toujours vécu avec eux, à la Maisonnette, comme on appelait l'habitation du vieux Bouboule, qui l'avait achetée pour trois fois rien à l'époque de la Première Guerre. C'était alors une petite ferme dotée d'un potager, d'un verger et d'une vigne ; il l'avait agrandie et embellie, lui ajoutant des vérandas et des galeries, tout en conservant un peu de sa rusticité. Faluche vivait depuis toujours avec eux, mais à un moment donné le vieux Bouboule le chassa. Faluche s'installa aux Pierres, une maison située sur l'autre versant de la colline, que le vieux Bouboule avait acquise pour son frère et sa sœur, tonton Tommaso et tatie Maria ; il la considérait comme un lieu de relégation et il y exilait pendant quelque temps ses enfants quand il se disputait trop avec eux. Mais lorsqu'il y expédia Faluche, c'était de toute évidence pour toujours ; le soir de son départ, madame Cecilia pleura à table : elle n'avait pas d'affection particulière pour Faluche, et pourtant ne plus l'avoir à la maison, où il avait vécu depuis l'enfance, la troublait. Et le vieux Bouboule dit :

« Tu ne vas quand même pas gaspiller tes larmes pour Faluche ! Moi, je dîne mieux sans sa sale gueule. »

On ne demanda ni à tonton Tommaso ni à tatie Maria s'ils étaient contents d'héberger Faluche; d'ailleurs, le vieux Bouboule ne leur demandait jamais la moindre approbation, la moindre opinion.

Il disait :

« Mon frère, tonton Tommaso, sauf votre respect, est une andouille. »

« Ma sœur, tatie Maria, sauf votre respect, est une courge. »

Évidemment, on ne demanda pas non plus à Faluche s'il était heureux de vivre avec tonton Tommaso et tatie Maria.

Du reste, il passait peu de temps avec ces deux vieillards. Il prenait ses repas en leur compagnie et, à la fin, tirait de sa poche un étui en peau de serpent marqué de ses initiales en or.

« Une cigarette, tonton Tommaso ? »

« Une cigarette, tatie Maria ? »

C'était toute la peine qu'il se donnait.

Il enfonce sa faluche sur sa tête et se rendait à l'usine.

Tonton Tommaso et tatie Maria le craignaient et le respectaient. Ils n'osèrent rien lui dire quand il afficha dans la salle à manger une grande photo qui le montrait en chemise noire, le bras tendu, parmi les hiérarques fascistes venus visiter l'usine.

Tonton Tommaso et tatie Maria n'avaient pas d'opinions politiques tranchées. Mais ils murmuraient :

« Qu'est-ce qu'on fera si Bouboule débarque ? »

Ce qui était une éventualité improbable, parce que le vieux Bouboule ne se rendait jamais aux Pierres.

Puis la guerre éclata. Les fils de Bouboule partirent se battre; Faluche fut réformé à cause de son torse étroit; de plus, il avait eu une pleurésie dans son enfance, et on entendait encore quelque part un sifflement.

Une nuit, après le 8 septembre¹, Faluche vint réveiller Bouboule et madame Cecilia à la Maisonnette. Il leur dit de s'habiller à toute allure et de se sauver, car les fascistes étaient à leur recherche. Bouboule répliqua qu'il ne bougerait pas, il dit que tout le monde l'aimait au village et que personne n'oserait jamais lui faire quoi que ce soit. Mais, le visage dur comme du marbre, Faluche saisit une valise et se planta là, les mains à sa ceinture.

« Ne perdons pas de temps. Réunissez quelques affaires, on s'en va. »

1. Le 8 septembre 1943, dans une intervention radiophonique, le maréchal Badoglio annonça la signature de l'armistice de Cassibile avec les Anglais et les Américains, après la chute de Mussolini. Les Allemands envahirent le territoire et des unités fascistes établirent la République sociale italienne, État fantoche, dans le Nord et le Centre du pays. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Alors le vieux Bouboule capitula et commença à s'habiller; ses mains couvertes de taches de rousseur et de poils blancs frisés peinaient sur les boutons de ses bretelles.

« Où est-ce qu'on va? demanda-t-il.

– À Cignano.

– À Cignano, à Cignano! Et chez qui?

– Je m'en occupe. »

Apeurée, madame Cecilia arpentait les pièces en ramassant ce qui lui tombait sous la main, un petit vase, qu'elle glissait dans son sac, des cuillers en argent et de vieux tricots de corps.

Faluche les fit monter en voiture. Il conduisait sans prononcer un mot, son long nez en forme de bec recourbé sur sa moustache noire et drue, ses petites lèvres pincées, sa faluche enfoncée sur les oreilles.

« Faluche, dit le vieux Bouboule, il se peut que tu me sauves la vie. Mais tu me déplaïs quand même et je ne peux pas te souffrir. »

Cette fois Faluche dit:

« Je n'ai pas à vous plaire.

– C'est vrai », dit le vieux Bouboule.

Faluche vouvoyait le vieux Bouboule, parce que le vieux Bouboule ne l'avait jamais invité à le tutoyer.

À Cignano, Faluche avait loué un petit appartement pour eux. Ils passaient leurs journées à la cuisine, où il y avait un poêle. Faluche leur rendait visite presque tous les soirs.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Ce livre a été traduit grâce à une contribution
à la traduction attribuée par le ministère des Affaires
étrangères et de la coopération internationale italien
/ Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo
alla traduzione assegnato dal Ministero degli Affari
Esteri
e della Cooperazione Internazionale italiano

Titre original: *Le voci della sera*

© 1961, 1971, 1984, 1998, 2003, 2013 and 2015 Giulio

Einaudi editore s.p.a., Torino

© 2019, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © H. Armstrong Roberts/ GettyImages

Cette édition électronique du livre *Les voix du soir*
de Natalia Ginzburg
a été réalisée en septembre 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0206-4)
ISBN ePDF : 9791034902088